

Rendre visible le chant des sirènes

L'immatériel souvenir du royaume Kongo (d'Hadrien La Vapeur et de Corto Vaclav)

Un écran de condensation se forme au regard du spectateur. Les lumières de la ville parviennent à la rétine, sans arriver à y former d'images à interpréter. Notre regard est opaque — miroir de notre perception du monde renfermée par sa croyance en ce qui est palpable et visible.

« **Je n'ai pas les yeux pour voir** » explique un patient de Médard, intermédiaire entre les esprits et l'invisible. Les yeux de ce dernier voient au-delà des images et des sons. Il a le don d'observer une réalité transcendante qui se superpose à la nôtre ; qui ne tient qu'à la perception et à nos sens communs.

Le défi d'Hadrien La Vapeur et de Corto Vaclav, réalisateur de *Kongo* est, dans un premier temps, de nous faire rendre visible les spectres qui entourent Médard et ses fidèles. *Kongo* observe silencieusement les rituels de l'église sans pour autant se dissimuler. La caméra est embarquée par les transes des patients, qui n'en tiennent tellement pas rigueur, manquant parfois de la bousculer. La croyance de ses sujets est tellement forte que l'on ne questionne à aucun moment la véracité de leur foi et l'efficacité de leurs rites. Nous sommes aspirés par leur réalité ; tout comme l'ont été les réalisateurs du film, qui suivent la quête de Médard comme s'il s'agissait de la leur : celle d'être sous la protection des sirènes, esprits de l'océan menacés par l'avancée des constructions chinoises sur leurs eaux.

Dans un second temps, il s'agit aussi de voir les spectres captés par le cinématographe. Le cinéma est un art de fantômes et le film en fait la démonstration malheureuse en filmant la présence puis l'absence, justifiée par sa perte, de Prophète, mentor de Médard. Son corps ne figure plus à l'écran, mais son esprit fait encore vibrer celui des autres. Cette manifestation se fait la preuve d'un mouvement impalpable de l'au-delà. Même dans l'obscurité, le grain crépitant de l'image semble nous faire croire d'avoir vu dans les profondeurs de l'ombre des mouvements spirituels.

À l'issue de cette quête, **une image sublime nous tire de notre cécité spirituelle**. Nous parvenons à voir dans les flots des formes abstraites, celle des sirènes. Et leur chant libérateur soigneusement composé par Crysallis.

*Ulysse en Atlantique
(de Mati Diop)*

Les jeunes hommes de
Dakar sont bercés,
Par l'âcre et doux chant
des sirènes.

Grondants, valsants,
comme les flots,
Mais effrayants car
immenses tel,
l'Europe guettant depuis
les monts, l'arrivée de ses
amants.

Or, la houle s'habille
d'un linceul blanc pour
abriter ces jeunes gens,
tragiquement, perdus par
les vents.

Guidés par Eole, leurs
âmes retournent, une
dernière fois, à la ville de
leurs parents,
Prêts à se battre pour
faire vivre, leurs amours
et leurs mères —

— meurtries par ces
désirs outre-Atlantiques.